N° 20. (Ire ANNÉE.) 27 DÉCEMBRE 1829.

L'ORGANISATEUR.

L'ORGANISATEUR paraît une fois par semaine. — On s'abonne au bureau du journal, rue Saint-Maur-Saint-Germain, n° 17; chez PILLET aîné, rue des Grands-Augustins, n° 7; DELAFORÊT, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 7; et les directeurs des postes des départemens. — L'abonnement est de 25 fr. pour l'année; 13 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois.

ALLOCUTION

prononcée à l'ouverture de la seconde séance d'une réunion Saint-Simonienne. (1)

Messieurs, à la plupart d'entre vous, nous pouvons dire *nos amis*, et à tous, j'espère, nous pourrons dire bientôt, *nos frères!* avant de continuer le développement de la doctrine Saint-Simonienne, que D... et moi avons entrepris de vous exposer, nous éprouvons le besoin de nous interrompre quelques instans, pour chercher à nous mettre avec vous dans un rapport plus intime; pour vous expliquer quels ont été nos sentimens, nos projets, en vous réunissant ici; pour vous dire, enfin, dans quel esprit nous allons à vous, afin que par là même vous sachiez dans quel esprit vous devez venir à nous. Une doctrine qui s'annonce comme l'organe d'une nouvelle révélation religieuse, comme destinée à porter aux hommes un nouvel évangile, a sans doute pour premier devoir, envers ceux à qui elle s'adresse, d'expliquer et de justifier la mission dont elle se prétend chargée; elle le doit au moins, aussi long-tems que les maux et les désordres de l'ancien ordre social, qu'elle vient remplacer, ne parlent pas encore assez haut pour la dispenser de cette obligation.

Quelquefois, lorsque nos regards, venant à retomber sur nous-mêmes, nous nous apercevons au milieu de ces régions nouvelles, dans lesquelles nous transporte la foi Saint-Simonienne, si loin du point de départ, si loin des parages qu'habite encore la grande masse de la famille humaine, nous-mêmes alors, mes amis, et nous trouvons glorieux de le confesser, nous-mêmes alors nous ne pouvons nous défendre d'un salutaire étonnement; nous sentons le besoin de vérifier de nouveau notre route; nos regards se portent en arrière avec une espèce d'anxiété; nous revenons successivement sur chaque pas que nous avons franchi; et lorsqu'après cette scrupuleuse vérification, nous reconnaissons qu'en effet nous ne nous sommes point fourvoyés, que nous sommes dans le vrai chemin, sur cette large voie incessamment parcourue par l'humanité qui sort du passé pour s'acheminer vers l'avenir, alors, honteux d'avoir encore une fois pu douter, c'est avec transport que nous allons nous jeter dans les bras de notre maître; notre reconnaissance pour lui devient plus vive, notre foi en sa doctrine, plus inébranlable. De même donc qu'il nous est nécessaire, qu'il nous est utile, de justifier quelquefois à nos propres yeux la croyance que nous avons embrassée; de même, et pour vous et pour nous, il est nécessaire, il est utile que nous justifiions à vos yeux la mission à laquelle nous nous croyons appelés envers vous. Cette tâche, du reste, sera facile; elle se réduira à vous faire voir, et que l'état actuel de l'humanité exige une doctrine de régénération; et que tous les caractères d'une pareille doctrine se retrouvent dans celle que nous annonçons.

Et d'abord, mes amis, pour commencer par ce qui, dans notre siècle, touche de plus près le cœur de l'homme, parlons de vous et de nous, parlons de notre amitié. Un de nos motifs, pour aller vous chercher, pour aller vous porter le nouvel évangile, c'est que vous aimant beaucoup, nous voulons cependant vous aimer, nous voulons être aimés de vous encore davantage. Sans doute, notre affection mutuelle est vive, sincère, telle qu'elle peut exister entre hommes dont plusieurs ont grandi ensemble depuis l'enfance; nous nous sentons les uns pour les autres pleins de zèle et de dévouement. Et, cependant, je vous le demande, cette atmosphère glacée qui enveloppe aujourd'hui toute la société, ne s'interpose-t-elle pas quelquefois, même entre nous? Ne sommes-nous pas étonnés quelquefois d'être restés si long-tems sans nous voir; et lorsqu'enfin nous nous revoyons, ne sommes nous pas étonnés d'avoir si peu de choses à nous dire? Nous rougirions de profaner les colloques de l'amitié par ces impures trivialités, inépuisable ressource des entretiens vulgaires, et cependant, à défaut de celui-là, quels sujets sont les nôtres? Parlerons-nous de nos relations de famille? hélas! pour le plus grand nombre elles sont un sujet de douleur; c'est une plaie saignante que l'on n'ose toucher; laissons de côté les divisions que fait naître l'intérêt; mais n'est-il pas vrai qu'aujourd'hui les pères ne comprennent plus les fils? Parlerons-nous de nos occupations, de nos travaux professionnels? le sujet n'est pas plus attrayant; combien de carrières manquées de nos jours; regardez seulement autour de vous; et pourrait-on s'en étonner? en vain on passe en revue toutes les professions; toutes nous apparaissent également dénuées d'avenir. Parlerons-nous de spectacles, de littérature? c'était bon pour le siècle passé! de politique? nous en avons tant parlé, et nous n'aurions encore que les mêmes choses à nous redire. Nous entretiendrons-nous enfin de ces hautes questions qui dans certains siècles ont tant occupé les hommes, de cet univers dans lequel nous vivons, de notre destination, de nos espérances, de nos dogmes? En vérité sur toutes ces questions nous n'avons guère à nous répondre que le mot de Montaigne: Que sais-je? Et d'ailleurs la bienséance du siècle commande de laisser chacun tranquille sur ces objets, derrière le rempart de sa conscience. Oh! mes amis, nous ne connaissons pas le lien le plus doux de l'amitié, celui d'un enthousiasme commun, d'un enthousiasme pour quelque chose de grand, pour quelque chose qui puisse rem-

(1) Indépendamment des réunions où se fait l'exposition générale, dont nous avons publié la premiere séance dans le dernier N° de *l'Organisateur* et que nous continuerons d'insérer exactement, il s'est formé divers cercles dans lesquels des disciples de l'école exposent et propagent la doctrine. C'est dans l'une de ces réunions particulieres qu'a été prononcée l'allocution que nous reproduisons ici.

plir l'immensité de l'activité humaine, pour quelque chose qui embrasse et l'espace tout entier et les tems passés et les tems avenir. Croyez-vous que les jouissances de l'amitié ne devaient pas être bien plus vives chez ces chrétiens, contemporains d'un âge que nous croyons bien à tort un âge de souffrance, lorsque leur amour, leurs pensées, leurs actions convergeaient vers un seul et même grand but; lorsque les souffrances d'un Dieu fait homme, la gloire et les épreuves des héros du christianisme, les miracles par lesquels Dieu continuait à se manifester aux hommes, les pompes et les cérémonies du culte faisaient l'objet perpétuel de leurs entretiens. Sans doute les formes dont l'humanité encore enfant revêtait ces grands objets, doivent être changées avant qu'ils puissent nous intéresser, nous ravir de nouveau. Mais enfin convenons que de pareilles pensées valaient bien le récit des fatigues d'un bal, ou des vicissitudes d'une partie d'écarté.

Il y a tant de malaise aujourd'hui dans le commerce des hommes entre eux, que, plus on est naturellement porté à les aimer, plus on est entraîné à la misanthropie, lorsqu'on est obligé de vivre au milieu d'eux. Aussi, un des hommes les plus sympathiques qui furent jamais, Rousseau, disait-il que, pour aimer les hommes et leur faire du bien, il fallait commencer par les fuir. Avec quelle énergie ne dépeint-il pas les sentimens que lui inspirait le spectacle de la société, lorsqu'il fait dire à Saint-Preux : « J'entre avec une secrète horreur dans ce vaste désert du monde. Ce chaos ne m'offre qu'une solitude affreuse, où règne un morne silence. Mon ame, à la presse, cherche à s'y répandre, et s'y trouve partout resserrée. Mon cœur voudrait parler, il sent qu'il n'est point écouté : il voudrait répondre, on ne lui dit rien qui puisse aller jusqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, et personne ici n'entend la mienne (1). »

Ecoutez encore l'émule de Rousseau, Gœthe, lorsqu'il peint les douleurs qu'éprouvent les ames aimantes dans une époque critique :

« Oh! si tu me voyais, mon ami, au milieu du tourbillon du monde! comme tout mon être est desséché! pas un moment où le cœur soit plein! pas une heure de félicité! Rien! Rien! Rien! Il me semble que je suis debout au milieu d'une salle de curiosités! hommes et animaux se meuvent autour de moi, et je me demande souvent s'il n'y a pas là quelque illusion d'optique. Je me joue avec les autres; on se joue avec moi, comme si c'était entre marionnettes. Quelquefois je saisis machinalement la main de marbre de mon voisin; et, à ce contact glacé, je recule muet d'effroi (2). »

Il est vrai que Saint-Preux et Werther étaient amoureux; mais pour celui qui porte en son cœur l'amour de l'humanité, le monde est encore plus solitaire, la main du voisin est encore plus glacée.

Telle est donc, mes amis, notre première justification envers vous. Nous voulons que, pour vous, comme pour nous, l'univers prenne le même aspect; que la doctrine de Saint-Simon l'anime, l'explique, l'agrandisse à vos yeux comme elle le fait aux nôtres; que nous ayons tous un même objet de notre amour, de nos pensées, de nos actions. Alors seulement l'amitié deviendra pour nous la source de ces jouissances sublimes dont nous sommes si avides, et que maintenant nous ressentons si rarement.

Mais c'est assez parler, et de nos propres affections, et des sympathies de l'homme individuel. Les sentimens de l'amitié, ceux de cette douce bienveillance qui apprend aux hommes à se regarder comme frères, ne sont pas les seuls que le froid du siècle a flétris. Dans ses rapports avec la société, dans ses rapports avec l'Univers, l'homme ne se sent pas moins isolé, indifférent, mal à l'aise. Ces magnifiques

(1) Nouvelle Héloïse, partie II, l. 21.

(2) Werther, Lettre du 20 janvier 1772.

créations du christianisme, l'église universelle, la communauté européenne, ne couvrent plus l'humanité de leur abri tutélaire; la communauté nationale elle-même se soutient à peine au milieu des secousses intérieures qui l'ébranlent.

Oui, mes amis, le spectacle que présente l'Europe est celui d'une vaste cité en ruines, qu'un tremblement de terre aurait bouleversée jusque dans ses fondemens. Les anciens édifices ont été engloutis dans le sol, ou jonchent la terre de leurs débris; à peine voit-on s'élever encore quelques restes des massives constructions qui jadis dominaient l'ensemble. Voyez-vous au milieu des décombres apparaître comme un point imperceptible ce Vatican d'où partaient jadis les foudres de Dieu même, et dont ne s'exhalent plus aujourd'hui que des accens de douleur. Entendez-vous du haut de la chaire de saint Pierre le pontife nouvellement exalté, annoncer à l'Europe l'humiliation de l'église, et s'écrier : « Les liens de l'unité se relâchent de jour en jour. L'autorité de l'église est méconnue; les ministres des choses saintes sont un objet de haine et de mépris; les préceptes les plus sacrés sont violés; les pratiques saintes sont un sujet de moquerie; et le pécheur ayant en exécration le culte du vrai Dieu, tous les enseignemens sont assimilés à de vieilles fables et à de vaines superstitions. Hélas! il n'est que trop vrai, et nous ne pouvons le dire sans verser des larmes, *les lions ont rugi contre Israël*; oui, *ils se sont réunis contre le Seigneur et son Christ;* oui, les impies se sont écriés: *détruisez-la! détruisez-la jusqu'au fondement!* » Et il ajoute encore : « la tunique de notre Sauveur, qui avait échappé à la rage des bourreaux qui le crucifièrent, est aujourd'hui déchirée en lambeaux (1). »

Voyez encore les filles rebelles et infortunées de l'église romaine; voyez les églises protestantes, s'enfonçant tous les jours plus avant dans la fange du matérialisme. Entendez ceux de leurs pasteurs, chez lesquels l'esprit sacerdotal n'est pas encore éteint, déplorer l'abaissement dans lequel ils sont tombés. « Les gouvernemens, disent-ils, ne nous estiment guère, et ne nous placent que dans la dernière classe de leurs officiers; nous avons rempli notre destinée et tous nos devoirs, en faisant lecture en chaire des ordonnances de la police (2). » Mais cette généreuse indignation elle-même, n'est plus le partage que du petit nombre, et on voit un souverain donner des ordres à un ministre de l'intérieur, afin que ses théologiens n'enseignent point en chaire l'incrédulité, au lieu du christianisme, afin que ses pasteurs ne préfèrent pas le trafic au sacerdoce, et le cabaret à l'église (3)....

Voilà ce qui reste de la partie spirituelle de l'ancienne organisation. Voyons maintenant ce que sont devenus les élémens temporels.

Je cherche la classe militaire, l'aristocratie féodale. Elle n'est plus la patronne du peuple, la tête des guerriers. Elle a même déposé le talisman qui faisait sa force; elle ne porte plus l'épée au côté. On me montre ses derniers débris, concentrés dans une chambre des pairs; et sur le fronton du palais où

(1) Lettre encyclique de notre Saint-Père le pape Pie VIII. Voyez le *Mémorial catholique* du mois d'août 1829.

(2) De pape, liv. III, chap. 3.

(3) Rescrit du grand duc de Baden du 14 juillet 1824 pour aviser aux moyens de relever la considération déchue du clergé. Il y est dit entre autres choses : « Que la pure et vraie prédication de l'évangile est de plus en plus négligée.... Que certains théologiens s'abandonnent à un rationalisme, qui détruit toute foi en une révélation divine de l'Evangile, et tend directement à l'anéantissement du christianisme positif, etc. » Il y est dit encore : « Que les doyens doivent veiller à ce que les pasteurs n'aillent pas à la chasse, ne dansent pas dans les lieux publics, et ne se livrent enfin à aucune espece de plaisirs qui peuvent donner du scandale; à ce qu'ils ne se mêlent point de négoce, et de trafic ni d'autres affaires qui ne s'accordent point avec leur état par lesquelles ils sont entièrement enfoncés dans les choses terrestres et communes, et deviennent à la fin entièrement étrangers à l'élévation de sentimens et à la dignité qui doit être le propre d'un ecclésiastique. »

siégent ces patriciens pensionnés, je vois un représentant de la bourgeoisie, aux acclamations de ses collègues, inscrire ces mots insultans : *Botany-Bay des ministres disgraciés*.

Cependant, l'assemblée elle-même de ces représentans de la bourgeoisie, qu'est-elle? Quels sont sa composition, son esprit, son pouvoir? Quelle place occupe-t-elle dans l'amour et la vénération des peuples? Nous n'aborderons pas ces délicates questions; constatons seulement qu'il y a peu de jours, un journal qui passe pour l'organe des pensées d'en haut, a dit et pu dire impunément : « *Qu'ils étaient un assemblage de rhéteurs sans conscience, de démagogues sans peuples et de généraux sans soldats* (1). »

En Angleterre, cette même représentation de l'aristocratie bourgeoise est un foyer flagrant de corruption. Et un ministre disait d'eux, il y a cent ans, ce qu'il en pourrait dire encore aujourd'hui : *qu'il avait le tarif de toutes les consciences du parlement.*

Parlons enfin du pouvoir qui, dans un tems, domina tous les autres, de cette royauté, autrefois objet d'un véritable culte de la part des peuples. Contre cette grande institution, à l'ombre de laquelle la société a si long tems fleuri, il a bien fallu que l'esprit désorganisateur vît briser ses efforts, au moins momentanément; car, à défaut de tous les liens qui ont été rompus, le pouvoir royal est aujourd'hui le seul qui préserve la société d'une entière dissolution. Cependant, quelle atteinte profonde ne lui a pas portée ce régime d'anarchie systématisée, qu'on appelle un gouvernement représentatif? Il place la royauté dans les nues, il est vrai, et au dessus de la région des affaires humaines, à peu près comme Epicure y plaçait ses dieux. Mais il me semble que les rois constitutionnels, comme les dieux d'Epicure, doivent être tentés d'adresser à la foule de leurs adorateurs ces mots du poète :

Un peu moins de respect et plus d'obéissance.

Sans doute, les croyances constitutionnelles assurent à la personne des Rois, tant qu'ils restent dans le mystérieux sanctuaire de l'abstraction, une respectueuse inviolabilité; et cependant, les caricatures qui tapissent les murs, les quolibets qui remplissent les journaux de Londres, prouvent que ce dogme est parfois interprété d'une manière assez étrange. Mais, quant aux agens par lesquels la puissance royale doit se manifester, se réaliser, cette inviolabilité est loin de s'étendre jusqu'à eux; ils sont au contraire la victime expiatoire offerte en holocauste à tous les ressentimens publics; et pour donner du conseil des dépositaires de l'autorité royale une définition en harmonie avec celles que j'ai données des autres pouvoirs sociaux, je citerai les expressions d'un journal qui appelait ce conseil un *lazareth* (1), et se félicitait de ce que les ministres ne pouvaient réussir à *embaucher* des collègues.

Mais laissons un moment l'Europe; fixons nos regards sur l'Amérique, sur la terre typique du système représentatif. Voyez-y une population tout entière abrutie par le matérialisme politique; voyez-y les chefs des factions ennemies s'y disputer le pouvoir avec une acrimonie, une virulence, auprès desquelles les apostrophes de Cicéron à Antoine peuvent passer pour des modèles de courtoisie. Entendez-y le patriarche de la société américaine, l'un des hommes les plus vertueux qu'elle ait produit, Jefferson, faire à ses amis cette profession de foi dont la naïve immoralité est vraiment effroyable. « Nourissez le zèle de nos citoyens, dit-il dans une de ses lettres, entretenez leur attention; ne soyez point trop sévère pour leurs erreurs; remédiez-y en les éclairant. *Car, si une fois ils cessent de s'occuper des affaires publiques, vous et moi et le congrès, et les assemblées provinciales, et les juges, et les gouverneurs, nous deviendrons tous des* loups. *Telle semble être la loi nécessaire de notre nature.* »

(1) *Drapeau blanc* du 10 décembre 1829.

(2) *Journal des Débats* du 17 août 1829.

Ne m'accusez point, mes amis, de vous représenter sous des couleurs trop sombres la vie actuelle de l'humanité. Je sais que l'amélioration opérée dans nos mœurs par le christianisme, que l'influence des habitudes scientifiques et industrielles, substituées aux habitudes militaires, modèrent et adoucissent beaucoup les inconvéniens de l'état de lutte et d'antagonisme dans lequel nous vivons. Mais, songez-y bien, si un pareil ordre de choses devait long-tems encore se perpétuer; si long-tems encore nous devions croire que la société n'est faite que pour servir de jouet aux ambitieux, aux intrigans et aux hommes de coterie; si le mépris ou la haine devait être long-tems encore le partage de quiconque ose aspirer au pouvoir; il serait impossible que cette disposition, continuellement défiante et hostile contre tout ce qui, aux époques ascendantes de l'humanité, est l'objet le plus universel de son amour et de sa vénération, il serait impossible que les entraves qui en résulteraient pour le développement même des forces sociales ne finissent pas par ramener la société à un véritable état de barbarie.

Sans doute nous ne croyons pas que tel soit l'avenir qui nous attend. Nous croyons au contraire que du sein même de ces débris mourans d'une organisation détruite, qui se combattent jusque dans leur agonie, qui n'ont plus foi en eux-mêmes, et dans lesquels on n'a plus foi, un nouveau germe doit se développer, une nouvelle puissance doit surgir, qui ralliera autour d'elle l'humanité, parce qu'elle lui révèlera la nouvelle destination à laquelle Dieu l'appelle, parce qu'elle lui montrera le chemin qu'elle doit suivre pour y arriver. Nous croyons que de « nouveaux chefs seront donnés aux peuples régénérés (1) », et que ces chefs, ayant conscience de la force que leur donne leur élection de *par Dieu*, diront, non pas qu'ils sont des *loups*, mais qu'ils sont de « bons pasteurs (2). » Et « ils marcheront devant le troupeau, et le troupeau les suivra parce qu'il connaîtra leur voix (3). » Et « il n'y aura qu'un seul bercail et un seul pasteur (4). » Oui, mes amis, nous croyons que la volonté divine appelle aujourd'hui le genre humain à une magnifique unité, à une unité toute religieuse, toute pacifique, où le pouvoir de César ayant entièrement disparu, l'état se convertira en une église universelle entièrement vouée à Dieu, employant toute la puissance de l'amour à l'aimer, toute la puissance des sciences à le connaître, toute la puissance de l'industrie à le servir.

Telle est notre croyance, mes amis, et voici comment nous savons qu'elle se réalisera. L'histoire, qui est pour nous la révélation des desseins de Dieu sur l'humanité, nous montre qu'elle marche sans cesse à son perfectionnement, à son perfectionnement *trinitaire*, à la fois *moral, scientifique et industriel.* Mais elle nous montre en même tems que ce perfectionnement ne s'opère pas d'une manière continue. Chaque nouvelle ère est contenue en germe dans la précédente; elle en dérive comme une fille de sa mère, mais elle n'en est pas la prolongation. L'humanité a dû passer alternativement par des époques qu'on peut appéler *religieuses* et *irreligieuses*, *organiques et critiques, sympathiques* et *antipathiques*, parce qu'à chaque progrès il a fallu que l'ancien ordre de choses tombât en décrépitude pendant que le nouveau se préparait. Nous sommes aujourd'hui dans une époque *critique* au sein de laquelle s'élabore l'époque *organique* définitive.

L'Ecriture, dans le tableau du Déluge, nous a donné un magnifique *symbole* de la manière dont s'opèrent les régénérations, les *palingénésies* de la société. En effet, à la fin des époques irreligieuses : « Toute chair a corrompu sa voie (5). » Il semble que « Dieu se repente de ce qu'il a fait l'hom-

(1) Voy. le *Mémorial catholique*, août 1827, page 145.

(2) Evangile de saint Jean, ch. x, v. 11.

(3) *Id.*, v. 4.

(4) *Id.*, v. 16.

(5) Genèse, ch. vi, v. 12.

me (1). » Il lâche la bride aux torrens dévastateurs « et tout ce qui avait le soufle de la vie sur la terre est condamné à la mort (2). » Mais en même tems Dieu a préparé l'arche dans laquelle il enferme ceux qui sont destinés à continuer l'exécution de son [illegible] providentiel. « Et les eaux en grossissant supportent l'arche à leur surface (3). » Enfin l'inondation a cessé, l'homme fait hommage à Dieu de ce qui est échappé à la destruction universelle. » Dieu savoure l'odeur du sacrifice (4) ». Il bénit l'homme, il lui commande de «croître, de se multiplier et de remplir la terre (5)». Une nouvelle ère de perfectionnement commence ; car, avant le déluge, l'écriture nous dit que la terre était habitée par des géans (6) ; c'est-à-dire par une race cyclopéenne vivant sans industrie, sans société, sans religion ; et après le déluge, l'écriture nous apprend que (7) « Noé fut cultivateur, qu'il laboura la terre et planta la vigne. »

Quand éclata la tempête au milieu de laquelle s'abîma l'empire romain, Dieu avait préparé dans l'église chrétienne l'arche sacrée, dépositaire des destinées futures de l'humanité. La tourmente fut horrible. C'était la puissance impériale, soutenue par la force plébéienne, qui frappait à grands coups sur ces impitoyables patriciens gorgés des dépouilles du monde. C'était l'Europe entière dont les différentes nations réagissaient tour à tour contre la cité dominatrice, pour se soustraire à son joug ou pour lui ravir sa proie. On combattit jusqu'à extinction, et de nouvelles races durent venir repeupler ces contrées où il n'y avait plus de vivans..... Longtems, au milieu de cette mer en furie, l'arche sainte fut battue par les flots. Mais enfin la tempête se calma, les flots s'abaissèrent, l'arche prit terre, et de ses flancs bénis sortit, avec l'humanité, une nouvelle ère de perfectionnement.

Oh! mes amis, au milieu de la tourmente actuelle, Dieu n'a pas non plus délaissé la famille humaine ; il a encore une fois préparé l'arche sainte ; l'église Saint-Simonienne est aussi dépositaire des destinées futures de l'humanité.

Nous avons essayé de vous montrer que les tems étaient murs pour la mission à laquelle nous nous croyons appelés ; j'espère que nous y aurons réussi. Entre l'homme et son semblable, entre l'homme et la société, entre l'homme et Dieu, trop de liens sont aujourd'hui rompus. Il est tems qu'une nouvelle foi, un nouveau dogme, un nouveau culte, viennent les renouer....

Mais si nous avons eu raison de proclamer que le tems était venu d'accomplir une pareille mission, en résulte-t-il que ce soit à nous qu'elle ait été confiée ?

Nous pourrions vous dire que le fait même d'avoir conçu que le tems en est arrivé, prouve suffisamment qu'elle nous est dévolue.

Mais nous aimons mieux vous répondre par les paroles de notre maître : « Si les conséquences que nous allons présenter sont justes, si la doctrine que nous allons exposer est bonne, c'est au nom de DIEU que nous aurons parlé (8). »

Non, mes amis, ce n'est pas par des miracles que nous devons justifier notre mission. Déjà Jésus-Christ reprochait aux Juifs de lui en demander (9). Le christianisme est venu consacrer sur la terre l'empire de l'amour et de l'intelligence. Nous, qui sommes ses successeurs, c'est en nous adressant à l'intelligence et à l'amour, que nous devons entraîner les sympathies des hommes.

La doctrine de Saint-Simon se présente à vous comme l'héritière, comme l'interprète de toutes les doctrines du passé. Elle les explique, les justifie toutes, parce qu'elle est assise au sommet d'une pyramide, à une seule face de laquelle chacune de celles qui la précédèrent a toujours siégé. Comprenant *tout le passé*, elle prétend par là même concevoir, créer un avenir dont les combinaisons doivent embrasser *tous* les besoins de l'humanité.

Veuillez donc vérifier avec nous la solution du problême que nous nous sommes posé. Si elle n'est point la véritable, qu'on nous fasse voir en quoi elle est fautive ; qu'on nous en fournisse une meilleure ; nous sommes tout prêts à l'adopter.

Ce n'est pas qu'en réalité nous croyons cette supposition admissible. La doctrine Saint-Simonienne n'a point été enfantée par un seul homme et dans l'ombre du cabinet. Elle a grandi au milieu des discussions ; les objections de toute espèce ont afflué ; et il serait difficile d'opposer aux disciples de Saint-Simon un argument que leurs amis ou leurs adversaires ne leur aient pas déjà présenté ; aucun dogme n'a été produit qu'après avoir été l'objet d'une controverse animée, d'une longue élaboration.

Quoi qu'il en soit, mes amis, nous vous le disons encore une fois, examinez d'abord et croyez ensuite. Mais si après vous être livrés à une investigation consciencieuse de la doctrine que nous vous présentons, vous trouvez qu'elle est bonne en effet, qu'elle est la meilleure que l'esprit humain puisse concevoir, et que, par conséquent, elle part de Dieu même, alors nous vous demanderons d'unir vos efforts aux nôtres pour propager, pour réaliser cette doctrine qui vous apparaîtra revêtue de la sanction divine. Des communications constantes, une véritable association entre tous les enfans d'une même doctrine, sont indispensables pour qu'elle puisse se développer et passer peu à peu dans tout le corps social. Le christianisme a prouvé au monde que de cette manière seulement peut s'accomplir une grande régénération. L'écriture, l'impression ne sauraient suffire pour une pareille œuvre. « L'écriture, dit Platon, cité par M. de Maistre, est à la parole ce que le portrait est à l'homme : si on vient à l'attaquer ou à l'insulter sans raison, elle ne peut se défendre ; car son père n'est jamais là pour la soutenir. Celui qui s'imagine pouvoir établir par l'écriture seule une doctrine claire et durable se trompe étrangement (2). » Quel effet immédiat ont produit les nombreux écrits de Saint-Simon, publiés, répandus par milliers durant sa vie ? Aucun, pour ainsi dire. Mais il a laissé derrière lui un petit nombre de disciples chargés de les interpréter. Ceux-ci se sont sans cesse adjoints de nouveaux collaborateurs ; pour les former, pour leur transmettre l'esprit du maître, ils n'ont épargné ni tems, ni travail ; et chaque année, depuis la mort du maître, a vu les progrès de la doctrine s'effectuer avec une rapidité toujours croissante. Notre réunion même, mes amis, vous prouve les pas qu'elle a déjà faits ; et bientôt vous pourrez pressentir ceux que Dieu lui réserve pour l'avenir.

G. D. E.

(1) Genèse, ch. VI, v. 5.
(2) *Id.* ch. VII, v. 22.
(3) *Id* ch. VII, v. 17.
(4) Genèse, ch. VIII, v. 10.
(5) *Id.*, ch. IX, v. 1.
(6) *Id.*, ch. VI, v. 4.
(7) *Id.*, ch. IX, v. 20.
(8) *Nouveau christianisme*, pag. 10.

(9) « Quand, au soleil couchant, le ciel est rouge, leur disait-il, vous annoncez que la journée du lendemain sera belle ; et le matin, quand le ciel est sombre, vous dites : il y aura de la tempête. — Quoi ! vous pouvez connaître les signes du ciel, et vous ne pourriez pas connaître les signes des tems ! »

(1) DE MAISTRE, *Principe générateur*, p. 26.